

Morgane a disparu une semaine après Pâques.

Cette fin de guerre, par à-coups, libérait des pays hébétés qui essayaient de renouer avec la liberté.

Menet avait, au loin, entendu gronder la Division « Das Reich » qui tentait de rejoindre la Normandie, semant derrière elle désolation et cadavres.

Ce matin-là, Michel était à la Mairie. Il venait d'être élu. Il l'avait été naturellement, sans problème, presque à l'unanimité dans ce monde qui, par essence, était toujours partagé en deux fractions lesquelles s'opposaient avec hargne, attendant avidement l'échéance suivante pour prendre la place.

Il était le fils d'un commerçant estimé de tous, avait grandi dans le bourg, petite silhouette attachante qui se liait avec chacun, était accepté sans réserve dans toutes les cuisines.

Il semblait en parfaite harmonie avec ce petit bourg blotti au pied du Puy de Menoyre et bordé par un lac qui en faisait la renommée. Pays de maçons, il étalait ses toits de lauzes et ses maisons construites en trachyte. On devinait

partout les mêmes encadrements de portes et de fenêtres taillés à la boucharde avec autant de finesse que de rigueur. Et c'était cette apparence toute naturelle qui donnait aux façades une impression d'art accompli.

Ce qui fait la qualité, ce n'est pas tant l'enluminure poussée à son extrême que la simplicité de la ligne.

Le pays avait subi la guerre sans dégâts particuliers et, tout doucement, se remettait à vivre.

Et c'est au milieu de cette quiétude qu'avait retenti la plainte de la Maria. Elle pleurait doucement et, par à-coups, interpellait cet homme devenu le premier magistrat. Elle l'avait connu enfant lorsqu'il venait dans la pièce où elle travaillait s'amuser avec ses bobines. Elle revivait la scène. Il les prenait d'un côté, les rangeait de l'autre et, jamais, n'emmêlait les fils. Elle le regardait en souriant et, doucement, posait sa main sur sa tête.

Et lui, heureux, lui parlait...

À la sortie du bourg, paresseusement, s'étalait le lac. De loin, il donnait une impression de bijou serti entre deux collines : le Puy de Menoyre d'un côté, le Plateau du Liocamp de l'autre. De près, il montrait ses blessures. Deux laiteries qui s'étaient implantées au milieu du pays y avaient déversé leurs déchets et il avait été pollué gravement, sinon dangereusement. Il apparaissait vert d'une algue qui tapissait le fond, habillait le courageux qui allait s'y baigner d'une multitude de lentilles et faisait dire aux Anciens que la génération des jeunes qui y avaient installé leur base, manquait du plus élémentaire bon sens.

D'ailleurs, l'Auvergnat n'aime l'eau que lorsqu'elle arrose son pré !...

Le lac ? Il s'étalait sur plusieurs hectares, trouvait sa vie dans des sources de fond de pré et se vidangeait par une rase qui, la plupart du temps, était vide. Pour être purgé, il lui aurait fallu un petit ruisseau qui aurait nettoyé son milieu avant d'éclaircir ses bords.

Il était calme, son eau était douce mais il présentait le danger de rendre son fond invisible.

Il était devenu le lieu de rencontre de la plupart des jeunes qui se trouvaient en vacances, venus en grande partie de Paris et au milieu desquels, François, l'enfant du pays avait pris naturellement sa place. Il avait été élevé dans un hameau situé sur la route qui allait de Menet à Bort en longeant la Sumène. Élève au bourg, il avait été reçu au Concours des Bourses, avait intégré l'École Primaire Supérieure annexée au Collège de Mauriac, avait été reçu à l'École Normale d'Instituteurs d'Aurillac et avait rejoint le Lycée. Parallèlement, sportif accompli, il avait disputé des compétitions très relevées d'Athlétisme et il jouait dans l'équipe de rugby du chef-lieu, ce qui lui valait une existence plus qu'occupée. Si l'on ajoute qu'il aidait son Père aux travaux de la ferme, il était évident que ces moments de liberté qu'il affectionnait, au bord du lac et avec ses amis de jeunesse, étaient un rayon de soleil dans un monde chargé.

Il avait dû abandonner le Lycée, rejoindre les Chantiers de Jeunesse où, après un début très dur il avait préparé un Professorat d'Éducation Physique en formation accélérée et enseignait à ce titre dans les écoles du bassin minier de Champagnac. Il avait attaqué des études de Droit.

Dès qu'il avait remarqué que les Chantiers ne lui offraient plus de garanties, il avait disparu, attendu l'Armée. Devenu officier très vite il s'absentait souvent

pour des périodes militaires qui lui dévoraient la moitié de ses vacances.

Et, si, aujourd'hui, sa vie un peu mouvementée remontait à la surface, c'est que, durant l'enquête qui allait suivre, il allait, sans arrêt, apparaître à la croisée des événements.

Pour le moment, la Maria exhalait sa plainte, revenant sans cesse à la charge :

– Michel !... Morgane a disparu !... Elle n'est pas rentrée hier soir et c'est la première fois qu'un tel accident se produit !... Il lui est arrivé quelque chose !... Toi ? Tu le peux !... Moi ? Je ne connais personne !...

Michel, surpris d'abord puis désesparé devant un tel événement, essayait de réfléchir. Et il ne pouvait que tenter de rassurer cette femme qu'il connaissait depuis toujours !...

Doucement, il s'était glissé dans un moment de silence.

– Maria !... Je connais Morgane depuis son enfance. Je la sais sage, gentille, un peu rêveuse. Et si elle était partie voir une amie et qu'elle ait appréhendé de rentrer la nuit ? Tu sais comme moi. On vient de vivre des épreuves terribles, une période qui a ébranlé nos résistances et qui a fait naître des peurs parfois irraisonnées. Morgane a été comme tous !... Il nous faudra longtemps avant de retrouver la sérénité qui était la nôtre avant-guerre !...

Maria, tu vas trouver ta fille chez toi en rentrant !... Elle t'attendra, t'expliquera !...

Il a hésité un moment, Michel, tentant de cerner ce qui ne pouvait être qu'une nouvelle invraisemblable. Morgane

disparue ?... Où ?... Comment ?... Pourquoi ?... Il ne découvrirait aucune explication. Il ne pouvait donc que parer à l'immédiat !...

– Tu veux que je demande à Éliane de t'accompagner ?...

C'était la Secrétaire de la Mairie, une femme d'âge avancé et qui serait, dans la circonstance, une aide calme, précieuse et qui ne s'inquiéterait pas à tort.

Il importait, dans un premier temps, de ramener sa visiteuse à davantage de quiétude pour lui éviter d'ameuter le bourg. Si le besoin se manifestait, plus tard, on aviserait !...

Mais il savait, Michel. Echappée par quelque interstice aussi invisible qu'inexplicable, dans une heure la nouvelle aurait submergé le village. Et aussi vrai qu'elle serait sue aussi vrai qu'elle provoquerait des commentaires allant de la compassion à la médisance, voire à l'agressivité.

L'âme humaine étalerait sa palette.

Parmi les jeunes, beaucoup l'aimaient bien, l'avaient connue enfant. Elle avait grandi comme tous mais, à l'exemple de quelques rares, elle voulait sortir de l'anonymat. Les plus âgés se bornaient à juger de son apparence qui était, par parts égales, l'objet d'un sourire de bienveillance ou d'une critique acerbe.

Au travers d'elle, ils jugeaient sa mère qui, à leurs yeux, était prétentieuse et son père, aujourd'hui disparu, qui était un ivrogne.

Le venin, remonté jusqu'aux lèvres, avait vite retrouvé sa cache habituelle et finalement les rencontres se faisaient à mi-voix, chacun y allant de son commentaire qui, parce qu'il n'était basé sur rien mais la conséquence d'une

réaction purement émotive, faisait tourner en rond pareil aux chevaux de bois le jour du onze Novembre.

Et, bien vite, l'attente donc la curiosité avaient remplacé les bavardages du départ.

Les rares habitants de ce petit bourg se rencontraient, se croisaient, s'interrogeaient.

– Alors ?...

– Rien !...

Effectivement, Morgane avait disparu !...

Lorsqu'elles étaient arrivées à la maison, Maria et Éliane qui l'accompagnait avaient appelé, fouillé partout, demandé à la Maillane toujours à l'affût et à qui rien n'échappait si elle n'avait pas vu quelque chose :

– Rien !... Sauf le facteur !...

Le mystère s'épaississait et Éliane, pourtant femme d'expérience habituée de par sa place aux demandes les plus diverses et aux critiques les plus virulentes, commençait à admettre son incompréhension.

Là-haut, à la Mairie, Michel prenait conscience de l'inimaginable. Et tout de suite il a réalisé qu'il lui fallait agir.

Il occupait, à l'époque, à Aurillac une place importante dans une Administration et, à ce titre, était en relation avec la Préfecture, en particulier son Secrétaire Général. Récemment nommé, issu d'une grande école, jeune, ambitieux, il avait trouvé en Michel un interlocuteur en qui il avait toute confiance.

Par lui, il entrait dans ce monde complexe, divers et indispensable pour sa carrière, des maires locaux.

Lui téléphoner, lui demander franchement son avis pour éviter d'être jugé incapable d'apprécier l'imprévu si, par hasard, Morgane réapparaissait brusquement.

Il a renvoyé la Secrétaire revoir Maria, tenter de découvrir si, comme il était prévisible, la petite avait laissé un quelconque message. Si elle revenait sans rien, il téléphonerait.

Une heure plus tard, elle était de retour.

– Alors ?...

– Toujours rien !...

Il a empoigné son téléphone, appelé la Préfecture.

– Monsieur le Secrétaire Général !...

– Je vous le passe !...

Durant ces quelques secondes, il réfléchissait vite. Demander dans un premier temps un conseil plutôt que de marquer sa certitude :

– Allô ?

– Voilà !... J'ai une de mes administrées qui a disparu. Aucune trace, aucune intention manifestée. Je ne cache pas que la situation est imprévue et que je suis inquiet. Je ne veux affoler personne. Qu'est-ce que tu ferais dans un cas semblable ? Pour ma part j'ai bien mon idée mais j'aimerais avoir ton sentiment.

– Tu as bien fait de téléphoner. Tu sais qu'après les événements vécus, le pays ne se remet qu'avec peine. Inutile de le brutaliser. À mon avis tu devrais déposer une plainte auprès de la Gendarmerie. Elle sera transmise au Procureur qui ouvrira une enquête. Un Inspecteur sera chargé de la mener à bien. Je verrai moi-même le Procureur

et je lui demanderai d'intervenir pour que soit envoyé un homme discret, pondéré, qui ne prendra pas de décision inconsidérée et ne mettra pas le pays à feu et à sang.

– C'était exactement ce que je pensais !...

Une heure plus tard, Michel était à Riom. De suite le Brigadier avait réagi :

– Ce n'est pas tout à fait une surprise !... Mon collègue qui est allé à Menet hier m'a avisé de ce qui n'était qu'une rumeur. Je vais transmettre de suite le dossier au Procureur qui ouvrira une enquête !...

On peut reprocher à ce niveau du récit la lenteur de la décision. Il faut la juger au travers de son temps et de son imprévu !...

Au Commissariat Central, à Aurillac, la nouvelle est apparue comme une bombe. De par sa surprise d'abord... Une disparue ?... C'était une nouveauté !... Des affaires ? Il y en avait régulièrement et la plupart du temps elles étaient le reflet d'une brutalité venue de l'Histoire. Un individu, souvent, en agressait un autre pour une raison qui était toujours la même : querelle familiale, opposition de voisinage, menaces au sujet d'un désaccord d'intérêts !... En général elle se résumait à une réalité qui allait de cris aux coups et, parfois, au coup de fusil. On arrêtait très vite un pauvre type désesparé ou parfois fou furieux et le rideau retombait après une ultime scène de violence...

Là, c'était plus imprévu. Des disparitions ? Il y en avait eu !... Pendant la guerre, évidemment mais aussi des enfants que l'on retrouvait chez les grands-parents et que l'on ramenait en tentant de les raisonner ou parfois avec l'envie de leur tirer les oreilles !... Une fille de vingt ans ?



On ne l'avait jamais connu sauf dans les romans où un Commissaire résolvait une affaire de fugue, de meurtre ou de drame familial.

Là, le Commissaire Principal avait réuni tous ses collaborateurs et sondé les volontaires. Personne ne se précipitait au portillon. D'abord, Menet, c'était où ?... Aller dans un pays perdu, devoir s'y installer, enquêter dans un monde inconnu, y gâcher des jours à cette époque où les fêtes s'annonçaient et où les enfants voulaient à tout prix se retrouver dehors !...

Le patron les regardait. Tous, les yeux baissés, mijotaient très vite une excuse.

Ils étaient quatre dans ce bureau un peu exigü qui concentrait dans ses murs une odeur de tabac froid et dégageait sur une unique table une impression de désordre.

Le Patron, Commissaire Principal, avait la quarantaine bien sonnée. Il aurait aimé avancer dans la hiérarchie, être nommé dans un Commissariat Central où il aurait pu étaler ses ambitions et qui sait ?... montrer sa valeur. Marié à une enseignante née dans le pays et qui avait réussi à obtenir un poste dans le seul Lycée de la ville, il avait, pour ces raisons, renoncé à toute promotion et attendait, tranquillement que le temps passe.

Ses relations avec les différents services et les quelques administrations qui comptaient étaient bonnes car non le fruit d'une quelconque compétence mais la conséquence d'une technique qui le situait, toujours, en dehors des problèmes. Il s'était sorti de la guerre et de sa complexité en manœuvrant plutôt habilement et ce n'était pas maintenant qu'il allait, par quelque initiative intempestive, gâcher une situation qui avait trouvé son rythme de croisière.

Il excellait dans la pêche à la mouche que ce soit dans la Jordanne ou bien la Cère, connaissait parfaitement les coups, attendait avec impatience le mois de Mai et ses éclosions. C'était une époque où ses collègues savaient que son programme était préétabli et que le soleil à son coucher le verrait filer comme un diable hors du bénitier.

Pour le moment, le regard en coulisse, il surveillait ses collaborateurs et les regardait manœuvrer pour éviter la corvée. Mais, mentalement, il laissait naître la solution.

À sa droite, un Commissaire issu de l'École l'année précédente et dont le numéro de sortie ne lui avait pas donné le choix. Novice, plus stagiaire que véritable titulaire : tout de suite, le chef l'avait éliminé. Trop jeune, trop inexpérimenté pour agir seul, quelle que soit l'enquête !...

Restaient les deux Inspecteurs : la trentaine tous les deux, assez méthodiques, bien intégrés dans le pays. Le premier trapu, solide, costaud, qui jouait pilier dans l'équipe de rugby du pays et qui, de ce fait, était considéré au-delà de son grade. Son collègue, plus mince, plus fragile et surtout confronté à des problèmes de santé familiaux qui lui compliquaient considérablement la vie et l'obligeaient souvent à des absences qui lui faisaient perdre toute sa sérénité.

Alors, envoyer le premier et s'attendre à ce que le Président du Stade intervienne dès le lendemain, nommer le second et attendre le coup de téléphone du Docteur qui demanderait sa présence - temporaire mais effective - auprès de sa famille...

Alors, lequel ?...